

**Loach s'en va-t-en guerre**  
*Bread and Roses.* Ken Loach

Philippe Gajan

---

Number 103-104, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23803ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Gajan, P. (2000). Review of [Loach s'en va-t-en guerre / *Bread and Roses.* Ken Loach]. *24 images*, (103-104), 60–60.

# LOACH S'EN VA-T-EN GUERRE

PAR PHILIPPE GAJAN

**BREAD AND ROSES** ■ Ken Loach

**K**en Loach semble avoir inventé à lui tout seul le mélodrame militant et *Bread and Roses* est le modèle parfait du genre. Ce n'est peut-être pas son film le plus fort cinématographiquement parlant, les ficelles étant parfois trop visibles, ni même le plus rigoureux, sa critique sociale enfonçant parfois des portes ouvertes, mais à coup sûr il fait mouche en ce qui a trait à l'émotion. Ce film a du cœur, difficile de ne pas le reconnaître.

Il serait par contre facile de lui reprocher de jeter un regard d'Européen sur une réalité nord-américaine. Et effectivement, avec ce film, Loach sort de ses bases, peut-être pour la première fois, en tout cas à ce point-là. Pourtant, le cinéaste anglais n'est ni particulièrement courageux, ni particulièrement inconscient, il est tout simplement honnête dans sa démarche. Car les mers de larmes versées lors de la projection ne doivent pas masquer ce qu'il y a de puissant dans la démonstration implacable que nous livre Loach, démonstration qu'il enrobe, comme pour mieux nous flatter, dans le sens du pathos d'une histoire d'amour entre Maya, jeune Mexicaine fraîchement débarquée et Sam, un syndicaliste aux idéaux intacts. En s'attaquant à la peinture sociale de la situation d'immigrés clandestins mexicains employés d'entretien dans une tour à bureaux de Los Angeles, il ne fait pas seulement se mettre à leurs côtés pour réclamer du pain, c'est-à-dire un salaire décent, et des roses, un peu de considération et la restauration de leur dignité. Non, ce qu'il met en outre au jour, c'est l'aberration d'une expression comme «capitalisme à visage humain». De fait, les propriétaires du building n'embauchent pas directement cette main-d'œuvre réduite à l'esclavage, mais délèguent ce sale boulot à des entreprises sans scrupules qui savent que leurs employés, à cause de leur situation illégale, ne se révolteront pas. Dès lors tous les coups sont per-



Loach, sous des dehors assagis et presque de guimauve, démontre l'hypocrisie d'une société. Maya (Pilar Padilla) et Sam (Adrien Brody).

mis. Ce capitalisme à visage humain n'est donc au mieux qu'un masque avec ceillères comme le suggère cette scène où les hommes et femmes de ménage font irruption dans une petite réception d'autocongratulation. L'unique enjeu de ce coup d'éclat à ce moment-là est la reconnaissance de leur existence, eux que l'on croise habituellement au détour d'un couloir ou devant une porte d'ascenseur sans les voir. Les nantis auront beau dire qu'ils ne sont pas responsables, qu'ils ne sont pas les employeurs, la machine est cassée. Tout se passe comme si ces réprouvés, sorte de fantômes venus d'un autre âge, surgissaient soudain à la lumière du jour et venaient jeter l'opprobre sur ceux qui s'étaient lavé les mains de leur sort en le niant purement et simplement.

Mais où Loach frappe très fort, c'est lors d'une scène magistrale où la résignée Rosa, sœur de la révoltée Maya, vomit enfin dans un long monologue tout ce qu'elle a subi pour avoir le droit à un semblant de vie; elle établit un parallèle entre cette forme moderne d'esclavage et la prostitution. Le

cinéaste frappe aussi très fort en justifiant les grèves syndicales (grèves qui, ironiquement, sont particulièrement d'actualité, le film basé sur des faits réels étant dès lors rattrapé par cette même réalité) par le plus élémentaire respect des droits humains.

En clair, Loach, sous des dehors assagis et presque de guimauve (disons que la romance entre Sam et Maya n'est pas l'aspect le plus intéressant du film), démontre l'hypocrisie d'une société qui, pour ne plus avoir mauvaise conscience — ce qui, il faut bien l'avouer, ne favorise pas la digestion —, l'a tout simplement éliminée en faisant porter la responsabilité de ses choix à d'autres, disons, moins «scrupuleux». Pas responsable? Irresponsable! semble nous susurrer le cinéaste. ■

## **BREAD AND ROSES**

Royaume-Uni 2000. Ré.: Ken Loach. Scé.: Paul Laverty. Ph.: Barry Ackroyd. Mont.: Jonathan Morris. Mus.: Georges Fenton. Int.: Pilar Padilla, Adrien Brody, Elpidia Carrillo, Jack McGee, Monica Rivas, Franck Davila. 110 minutes. Couleur.